

Sur le(s) temps en sciences sociales

Compte rendu de la Journée Norbert Elias, « Le temps en sciences sociales », organisée par le Centre Norbert Elias (UMR 8562) de l'université d'Avignon, le 21 Octobre 2011

Florence Lacoma Iborra et Jean-Marc Ramos

Texte intégral

1À l'initiative du Centre Norbert Elias, la première journée d'étude d'un cycle annuel, centrée sur la question du temps en sciences sociales, s'est tenue dans les locaux de l'université d'Avignon le 21 octobre 2011.

2Cette journée délibérément pluridisciplinaire a favorisé la confrontation d'expériences temporelles différentes issues de champs de recherches distincts et forts éloignés (le temps discursif, la temporalité médiatique, le temps patrimonial), mais aussi la mise en regard de représentations du temps issues des sciences humaines comme des sciences de la nature.

3Une telle globalité dans l'approche du temps social a permis un examen libre de toute simplification consensuelle et fertile en interrogations.

4Un dialogue, régulièrement ravivé par les débats intermédiaires, s'est établi entre les différentes traditions temporalistes sous-jacentes aux investigations scientifiques en présence.

5Les six interventions de la journée ont été organisées selon deux axes : *Les temps culturels, médiatiques et sociaux*, suivis d'une confrontation sur *Les représentations du temps* entre sciences historiques et sciences physiques.

1. Les temps culturels, médiatiques et sociaux

1.1. « Le Laocoon revisité : Penser les médiations du temps »



[Agrandir Original \(jpeg, 197k\)](#)

La mort de Laocöon, dit aussi le groupe de Laocöon, Musée Pio-Clemento, Vatican.
Wikimedia Creative Commons.

6Tel était le titre de la première intervention de la journée assurée par Yves Jeanneret (directeur adjoint du CELSA, Paris-Sorbonne).

- 1 G. E Lessing, [1766] 1990. *Laocöon ou les frontières de la peinture et de la poésie*, Paris, Herman. (...)

7À partir d'une lecture volontairement anachronique de Lessing, Yves Jeanneret a choisi d'étudier le geste artistique quand il cherche à donner, à sentir le temps même. Travaillant sur une œuvre plastique (le groupe sculpté dit *La mort de Laocöon* exposé au Vatican), inspiré par un texte antique (l'épisode du Cheval de Troie dans l'*Énéide*), renvoyant à deux modulations temporelles (la simultanéité de la représentation spatiale opposée à la diachronie des formes du récit), Lessing avait proposé une analyse proprement romantique¹ de cet effort d'exposition du temps dans l'espace, à savoir la mise en œuvre du temps comme présence.

- 2 « Il faut craindre les Grecs même quand ils offrent un présent. » (*Énéide*, XX).

8Comment l'artiste s'affranchit-il des contraintes techno-phénoménales pour parvenir à signifier la contemporanéité de deux peuples, les Romains décrits par Virgile et les Troyens

de l'époque homérique ? Pour Yves Jeanneret, si la sculpture dite du *Laocoon* expose bien un avertissement ou une prophétie auto-réalisatrice², c'est parce qu'elle donne à voir un présent certes surdéterminé par des significations mythiques, mais « *en train de* » se produire, à savoir une action dans sa dimension inchoative.

- 3 E. Benveniste, 1964. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard. Vol. 2, pp. 67-78.

9La question pleinement intempestive, posée par cette œuvre est donc bien celle-ci : comment la matérialité et la spatialité de la sculpture se fait-elle « hypotypose », c'est-à-dire image résonnant dans le temps de l'énonciation ou du « faire », qui réunit la temporalité de l'auteur et celle du spectateur ou du lecteur³ ?

10Le sculpteur du *Laocoon*, en représentant le prêtre aux prises avec les serpents, a choisi – comme classiquement dans les arts de l'espace - de ne pas représenter l'instant de l'événement ou de la manifestation de l'action (le cri retentissant, la mort figeant le visage) mais il saisit exactement l'instant précédant ce « maintenant ».

11La mise en espace du temps propre à l'action serait rendue possible par une opération sémiologique singulière : celle du prélèvement. L'œuvre est à comprendre comme abstraction, arrachement à ce que la tradition phénoménologique a désigné comme intra-temporalité.

12Or, pour Yves Jeanneret, une telle relecture anachronique du *Laocoon* - croisant E. Husserl, E. Benveniste, et R. Barthes – permet de rendre compte de l'expérience médiatique du temps social. Dans les arts de l'espace comme dans la production d'« événements », au sens médiatique du terme, nous nous libérons du flux temporel par l'extraction d'un laps de temps signifiant. Cette opération revient donc à absentifier le présent en substituant à l'expérience vécue et à la présence, une trace ou un « déjà-là » à interpréter sur le mode de l'anticipation.

- 4 *Régimes d'historicité*, Paris, Seuil, 2003.

13Yves Jeanneret met en évidence plus précisément, un symptôme caractéristique de l'expérience temporelle médiatique : une disqualification du présent devenu définitivement retardataire, et en ce sens anachronique. Ainsi en va-t-il du traitement de l'urgence qui « rend le présent obsolète ». En somme, l'événement dans les médias s'est mué en un ensemble de signes qui seraient autant de traces permettant un pronostic. Sur le mode du futur antérieur l'actuel est montré comme instance, au point de modifier la nature même du présent. Si le présent est devenu, dans les médias, un ensemble de signes à scruter, il faut convenir avec F. Hartog⁴ qu'il a perdu de sa valeur symbolique, dans le discours médiatique à tout le moins.

1.2. « Les événements médiatiques comme “ostensoir” du temps »

- 5 Saint Augustin. *Les Confessions* (livre IX, chap. XV) : « Ce qui nous autorise à affirmer que le tem (...) »

14 Dans la communication suivante, Jocelyne Arquembourg (professeur de sciences de l'information et communication, Paris 3) a choisi de se livrer à un exercice difficile de métalangage sur la notion d'événement médiatique, à partir de l'aporie qui frappe toute volonté de connaissance du temps vécu⁵.

- 6 C'est une des difficultés fondamentales qu'affronte Platon dans le dialogue *Parménide*.

15 Pour elle, les réflexions sur le temps s'avèrent affectées d'un trait récurrent, trait aux qualités heuristiques sur le plan philosophique, mais qui rend délicate la tâche des chercheurs en sciences sociales. Traiter du temps reviendrait à se lover dans une circularité qui serait loin d'être aussi vertueuse que celle du cercle herméneutique travaillé par Heidegger. En effet, le temps ne peut pas être défini par le temps⁶.

16 N. Elias n'échappe pas à cette difficulté. Dans sa monographie *Du temps*, le temps social est abordé comme une institution permettant la synchronisation des actions collectives, grâce aux différents outils permettant de le mesurer et de le scander. Si la dimension politique et sociale du temps ne fait pas de doute, c'est parce que les instruments de mesure temporelle en permettent non seulement la quantification, mais aussi la réification problématique. Pour Jocelyne Arquembourg, l'institutionnalisation du temps, via ses mesures et ses normalisations, aurait pour conséquence son autonomisation : le temps des horloges, des calendriers s'affranchirait de ses significations pratiques pour tendre vers une symbolique, voire une abstraction. Le problème qui se pose ici est donc l'interprétation de ce temps social mesuré : que mesurent ces instruments de mesure ? Une notion *a priori* de temps préexisterait bien à la conception et à l'intentionnalité de ces différents instruments.

17 Si l'effort empiriste de N. Elias bute sur un biais interprétatif, à savoir celui des contradictions internes d'un temps social prédéfini par son outil de mesure, peut-on trouver dans la tentative phénoménologique une réponse satisfaisante au besoin de définition du temps, si légitime en sciences sociales ?

18 Chez E. Husserl se rencontre aussi l'aporie du temps. Examinant, non pas le temps collectif comme dénominateur commun, mais le temps intime, comme préalable à toute intersubjectivité, E. Husserl insiste sur les variations qualitatives de l'expérience subjective du temps. Mémoire, attention ou anticipation affectent différemment la matière même de l'expérience temporelle vécue. L'écoute d'une mélodie met en œuvre des chevauchements entre passé, présent et avenir. Les différences d'intensité propres à toute expérience temporelle sont alors harmonisées par la conscience qui abolit toute distinction entre sujet et objet.

19 Or, E. Husserl parvient à la conclusion que les différentes phases de la conscience du temps seraient elles-mêmes régies par le temps : les apparitions de ce qu'il nomme « conscience originaire du temps » tombent elles aussi dans le temps. Il s'agit d'un temps objectif et immanent, que la suspension du jugement (réduction éidétique) ne réussit pas à mettre entre parenthèses. Comment sortir de ces mises en abyme ? Comment comprendre l'événement en son sens le plus large ?

- 7 C. Romano, 2010. *L'aventure temporelle. Trois essais pour introduire à l'herméneutique événemential* (...)

- 8 « The time is out of joint », selon Shakespeare dans *Hamlet*.

20 En définitive, Jocelyne Arquembourg trouve dans les travaux du phénoménologue C. Romano⁷ une discrimination permettant de rompre avec cette tendance à la circularité. Les changements qui s'effectuent dans le temps peuvent s'entendre soit comme changements intramondains qui restent du domaine du pensable, soit comme changements qui bouleversent *stricto sensu* les cadres d'interprétation et d'action usuels. L'événement montrerait bien la disjoncture fondamentale du temps et, au-delà de tout scandale, s'installerait dans une durée singulière, celle d'un futur antérieur. Ouvrant ainsi un possible à partir d'un passé, l'événement y compris en son sens médiatique, dilate le présent et peut se lire comme un « ostensor » du temps, le donnant à voir « hors de ses gonds »⁸.

1. 3. « Le patrimoine à la croisée des temps »

21 La dimension culturelle fut l'objet de la dernière intervention, par Michel Rautenberg (professeur de sociologie, Université de Saint-Étienne).

- 9 A. Riegl dans *Le monument* (1903), affirme que la valeur du monument vient du regard que l'on pose s (...)
- 10 Jacques Capdevielle, 1986. *Le fétichisme du patrimoine. Essai sur un fondement de la classe moyenne* (...)

22 A partir d'une très minutieuse observation des modalités de classification d'un monument donné comme patrimoine public, Michel Rautenberg a dégagé les différents paramètres qui interviennent, de manière parfois très contingente et très personnelle, dans cette décision, engageant une action publique de restauration par exemple. Il est apparu que seule pouvait être retenue une définition pragmatique et relativiste de la valeur patrimoniale d'un bâti. En effet, celle-ci excède les seules qualités techniques, esthétiques ou historiques que les experts pourraient lui reconnaître. Confrontant les travaux pionniers d'A. Riegl⁹ à ceux mieux connus de N. Heinich, Michel Rautenberg, qui se positionne en « expert du regard », ne voit pas autre chose dans le patrimoine, qu'un édifice singulier, qui « est plus que ce qu'il est » par son passé, sa valeur esthétique ou sa valeur mémorielle. Si chaque époque invente librement son patrimoine¹⁰, la dimension patrimoniale de nos jours en France ne se déterminerait, via le travail des chercheurs de l'inventaire, qu'exclusivement en fonction de critères locaux et relatifs à des valeurs et des préoccupations toujours éminemment particulières. Du fait de cette particularisation, le temps propre du patrimoine serait donc un « passé action ».

2. Les représentations du temps : sciences historiques, sciences physiques

23 Les communications de l'après-midi furent consacrées à divers points de vue disciplinaires sur la notion de temps, à commencer par la question de la longue durée examinée par Sabina Loriga (Directrice d'études à l'EHESS, Paris), à travers le débat Braudel vs Gurvitch. Mais contrairement au titre de cette brillante intervention « Temps de la biographie et temps de l'histoire », il fut peu question du biographique.

2.1. La notion de longue durée

24 Si le temps peut se comprendre comme « l'impensé de l'histoire » selon l'expression de M. de Certeau, il apparaît que la notion de longue durée, chère à la tradition historiographique de l'École des Annales, pose plus que des problèmes d'échelle, des problèmes de hiérarchie et de légitimité. Peut-on tendre vers cette « lumière blanche unitaire » que serait le temps social, comme F. Braudel l'affirme dès 1958 ? Ne s'agit-il pas de tourner le dos à *la multiplicité des temps sociaux*, thèse que développe, à la même époque, G. Gurvitch dans ses cours de Sorbonne ? « Le temps du sociologue n'est pas le nôtre », déclare ainsi l'historien en déclinant les propriétés de son temps uniforme et mesurable.

25 Pour Sabina Loriga, cette position, consistant à faire de l'histoire une discipline sans personnages et inscrite dans une durée excluant le temps vécu lui-même, n'est pas tenable. Comment dépasser alors cette représentation temporelle de l'histoire fondée sur une définition du temps qui serait la mesure de tous les phénomènes ?

26 Pour saisir ces fragments d'histoire qui refusent de se conformer à un mouvement général, il est impératif pour Sabina Loriga de travailler sur les extra-territorialités chronologiques, les anachronismes qui pullulent. Chaque tableau appartient en effet à des âges et des temps différents de telle sorte qu'il existe plusieurs cours du temps concomitants.

- 11 Primo Levi, 1987. *Si c'est un homme*, Paris, Julliard (chapitre 11).

27 Se référant à P. Ricœur, Sabina Loriga propose alors d'interroger ces débordements temporels à partir de la biographie comme récit en première personne d'une histoire collective. La narration subjective permet en effet de voir en quoi ces écarts temporels, qui scandent et diffractent l'histoire, sont autant de sources incontournables de liberté. C'est tout le sens de la confrontation entre temps biographique et temps historique qui se trouve évoqué par Primo Levi¹¹ quand il décrit l'élévation dans le ciel du camp de concentration, des chants d'Homère et de Dante. L'expérience présente de l'internement, produit grâce à l'invocation anachronique d'Homère et de Dante, un sens véritablement historique. Ce sont ces brèches temporelles que l'historiographie se doit de sauvegarder.

2.2. « Y-a-t il des temporalités industrielles (XIXe-XXe siècle) ? »

28 La parole est ensuite donnée à l'historien du travail, Alain Dewerpe (directeur d'études à l'EHESS, Paris) pour aborder cette question.

29 L'histoire industrielle conduit à questionner la dimension prescriptive du temps travaillé : dans quelle mesure le temps tel qu'il est vécu dans les activités industrielles produit-il des comportements normés ?

30 Pour Alain Dewerpe, l'industrialisation introduit une rupture dans l'économie temporelle. En effet elle reconfigure les expériences temporelles : il ne s'agit plus, et ce dès la proto-industrialisation, de se référer à un temps naturel qui émanerait nécessairement des activités de production, en particulier familiales. Ce temps naturel est disponible ou non, en

fonction de la multiplicité des tâches, mais surtout en fonction de la durée de certaines activités. Ce sont ces dernières qui donnent au temps son étalon de mesure (la cuisson du riz à Madagascar par exemple). Il s'agit de se soumettre à un temps « flottant » ou « dormant », qui n'est ni mathématisé, ni contrôlé, et ce de façon indifférente pour chaque individu.

- 12 L'historien se réfère ici à G. Friedmann, 1967 (*Où va le travail humain ?* Paris, Gallimard) dont le [\(...\)](#)

31 En revanche, l'industrialisation des tâches productives en introduisant la vitesse - il faut aller non seulement vite, mais de plus en plus vite - a transformé le temps en enjeu de lutte sociale¹². Il constitue désormais un objet de contrôle et de discipline permettant la concentration et la rapidité de la production. Cette acculturation des populations rurales au travail chronométré repose sur le recours aux instruments de synchronisation tels que la cloche, devenus autant de signes de dominations, comme M. Foucault l'a mis en évidence dans *Surveiller et Punir*. Le contrôle des corps trouve dans la domination temporelle un de ses vecteurs de prédilection. Le temps n'est plus flottant, il est rythme imposé.

32 Enfin, à la fin du XIX^e siècle, succédera à ce temps discipliné, un temps rationalisé, car organisé par une « science du temps » déterminant les cadences et les durées d'exécution. Le salaire est désormais calculé à partir du critère de la vitesse. Cette rationalisation qui n'est pas toujours synonyme de baisse des coûts, ni de conditions de travail apaisées, marque le dernier changement de temporalité dans la production industrielle.

33 Le regard historique sur les expériences industrielles du temps montre donc à la fois une hétérogénéité manifeste des pratiques, mais aussi l'étroite articulation entre temporalité et liberté sociale et politique.

2.3. « Quel temps fait-on ? »

- 13 *La pierre de touche*, Paris, Gallimard.

34 La dernière intervention de la journée est revenue au physicien Jean-Marc Levy-Leblond. En contrepoint aux questionnements sur le temps social vécu, la réponse qui nous est proposée extraite de son ouvrage, *La pierre de touche*¹³ (paru en 1996) s'inscrit dans le mouvement de démythification d'une « critique de science » qui, en convoquant politique, esthétique, linguistique ou histoire, vise à redéfinir le champ et les forces de la science contemporaine. Elle suppose une revue des différentes conceptions du temps élaborées par la physique, d'où il ressort qu'une unité formelle du temps en sciences de la nature est loin d'aller de soi.

35 Le temps des physiciens ne peut plus être compris comme chez Galilée comme un temps objectif qui serait celui de la Nature : c'est un temps objectivé qu'il serait dangereux de réifier. En effet, le présent se donne comme un processus de transformation traversé d'une multiplicité de temporalités, et dont l'irréversibilité n'est qu'une qualité seconde issue des calculs statistiques. Dans ces conditions, le temps de la physique contemporaine peut se comprendre, dans la lignée de la tradition aristotélicienne, comme un mouvement dans l'espace, sans pour autant l'objectiver dans l'espace, ni le rendre uniforme.

- 14 N. Elias, 1996 : « Peut-on postuler que, conduits par les données *a priori* de leur “raison”, ils co (...) »
- 15 H. Arendt, 1972 : « ... cet étrange entre-deux qui s’insère parfois dans le temps historique où non s (...) »

36 En résumé, ces confrontations ont contribué à saisir le temps comme dimension fondamentale - peut-être la cinquième¹⁴ - du processus civilisationnel dans lequel nous sommes engagés. L’urgence médiatique, la reconnaissance de nos bâtiments comme passé vivant, les contraintes temporelles du travail industriel, ou encore l’historisation de nos récits de vie, ont rappelé combien le temps est bien une institution sociale qui, en se singularisant historiquement, permet à une société d’imaginer un horizon propre, et de s’auto-représenter. D’autre part, la question récurrente de l’historisme est apparue comme la nappe où les différentes interventions puisaient leurs ressources : en quoi les diverses définitions du présent en jeu dans la notion d’événement, de patrimoine ou encore de biographie participent-elles d’une historisation singulière et révélatrice d’une « brèche temporelle¹⁵ » ?

Conclusion

37 À en juger par la qualité des communications, véritable source de stimulation pour les nombreux chercheurs présents, cette docte journée sur le temps, que nous devons à Jean Davallon et Cécile Tardy, fut une belle réussite. Gageons qu’à cette occasion, le pari de **transversalité**, cher au Centre Norbert Elias d’Avignon, a bien été gagné. Aussi différentes soient-elles, les contributions, tantôt microcosmiques, tantôt universalisantes, ont eu le mérite de mettre en évidence les lignes de force du questionnement temporaliste actuel. En particulier, **l’expérience du présent** - et son corollaire la complexe notion d’époque - figure comme une butée à partir de laquelle sociologie, sémiologie, histoire, études du temps industriel ou de l’information élaborent leurs objets. Dans ce sens, il s’agissait bien de questionner la **temporalisation du présent** : comment se forme et se rythme-t-il, dans la saisie journalistique d’un événement, la définition et la classification du monument historique, ou encore dans la sécrétion de l’histoire à partir de l’histoire d’une vie ? Et dans cette variété, l’affirmation du **pluralisme temporel et de la diversité rythmique** s’est trouvée réitérée.

- 16 Nous pensons ici à notre ami très regretté, Jean Chesneaux.

38 Alors pourquoi ne pas parler du temps au pluriel – contrairement au titre donné à la journée -, car à travers la confrontation des idées et des expériences – transversalité résultant de l’échange interdisciplinaire ou du chassé croisé des références - s’affirment des temps multiples, tantôt convergents (ou synchronisés), tantôt mis en opposition et ouvrant sur la question des conflits de temporalités ? On sait que la notion de multiplicité temporelle, avancée par G. Bachelard et M. Halbwachs avant d’être formalisée par G. Gurvitch à la suite d’une discussion avec J. Piaget, s’est imposée très rapidement dans le discours des sciences sociales au point d’être devenue aujourd’hui, pour certains, « un topos philosophique »¹⁶. Un tel constat implique un retour au débat que « **le travail de particularisation des temps** » devrait utilement alimenter.